



Jean-François Barbier-Bouvet et Martine Poulain

**Publics à l'œuvre**  
Pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du  
Centre Georges Pompidou

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

---

## Chapitre I : l'embarras du choix

---

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.362

Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, La Documentation française

Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, La Documentation française

Année d'édition : 1986

Date de mise en ligne : 14 mai 2013

Collection : Études et recherche

ISBN électronique : 9782842461720



<http://books.openedition.org>

### Référence électronique

BARBIER-BOUVET, Jean-François ; POULAIN, Martine. *Chapitre I : l'embarras du choix* In : *Publics à l'œuvre : Pratiques culturelles à la Bibliothèque publique d'information du Centre Georges Pompidou* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 1986 (généré le 23 avril 2019).  
Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/362>>. ISBN : 9782842461720.  
DOI : 10.4000/books.bibpompidou.362.

---

Ce document a été généré automatiquement le 23 avril 2019. Il est issu d'une numérisation par reconnaissance optique de caractères.

---

# Chapitre I : l'embaras du choix

---

- 1 Le libre accès est beaucoup plus qu'une solution technique — parmi d'autres — au problème classique dans les bibliothèques de la mise à disposition des documents ; beaucoup plus qu'un simple arbitrage entre l'impératif de conservation et de préservation des collections, et la volonté de facilitation de l'accès ; arbitrage rendu au profit de la seconde, au détriment du premier. C'est aussi un *dispositif social, qui confère un statut symbolique différent aux documents de la bibliothèque.*
- 2 Enoncée à ce niveau de généralité, la proposition risque de rencontrer l'adhésion irritée que provoquent généralement les évidences imprécises (ces catégories dont les sciences sociales sont particulièrement prolixes). Précisons donc : le libre accès, sur place, à la totalité des documents entraîne un double déplacement du centre de gravité des messages culturels offerts à la consultation qui aboutit à une forte spatialisation de l'organisation intellectuelle du fonds, et à une inégale spatialisation perceptible des supports, selon qu'il s'agit de texte, d'image et de son.
- 3 C'est à partir de ces deux dimensions fondamentales que vont s'organiser les stratégies et les tactiques par lesquelles le public opère ses choix et organise ses prélèvements. Ces stratégies et ces tactiques ne font pas disparaître les modes les plus traditionnels de sélection des documents, mais elles ont leur opérationnalité propre, liée au primat de l'espace sur le temps, et au primat de la matérialité sur le code.
- 4 La bibliothèque en libre accès s'oppose en cela aux bibliothèques traditionnelles où le document était repéré à partir de sa trace intellectuelle — titre, notice descriptive —, et communiqué dans un délai plus ou moins long qui aboutissait dans tous les cas à dissocier le moment du choix du moment de l'usage. Elle s'oppose aussi, à l'autre extrême de l'échelle de la modernité, aux bases de données télématiques : celles-ci permettent bien l'accès immédiat à l'information, mais elles partagent avec les bibliothèques traditionnelles l'obligation de passer par un code, et elles font totalement disparaître la notion d'espace, tant comme espace de stockage que comme espace de repérage des contenus par l'aspect matériel des contenants.

## 1. « Des chiffres et des lettres »

- 5 Tout au long des 12 000 m<sup>2</sup> de la BPI se déroule le fil de la classification décimale universelle (CDU). Les rayons se suivent dans l'ordre des cotes à travers les étages de la bibliothèque. Encyclopédie à trois dimensions, espace totalement ordonné par la projection « objective » au sol d'une grille du savoir total.
- 6 A déambuler dans la bibliothèque, on déambule dans la connaissance. C'est le corps tout entier qui se déplace dans l'information étalée, et non plus seulement l'œil sur la page, ou le doigt le long du fichier ou du listing. Le parcours au sol matérialise le parcours intellectuel de l'utilisateur, et l'on pourrait, à partir d'une observation et d'une analyse des itinéraires, reconstituer en partie les démarches des visiteurs<sup>1</sup>.
- 7 On y circule avec ou sans carte, avec ou sans boussole. Pour reprendre le lapsus d'un utilisateur « les documents sont dissimulés dans la BPI » (il voulait dire disséminés) selon une logique qui pour être explicite, n'en est pas pour autant transparente. Classification élaborée par des professionnels pour leurs semblables, la CDU n'est évidente que pour qui en possède la grammaire propre ; ce serait une grande naïveté de croire que le caractère rationnel et organisé d'une classification suffit à la rendre intelligible à toute personne « intelligente ». La CDU renvoie à la fois à un système inconnu et à un système trop connu. Système inconnu : la subtilité des subdivisions de forme, de pays, de contenu (matérialisées par une ponctuation savante de guillemets, de tirets, de parenthèses, etc. et leur succession dans un ordre convenu), renvoie à une logique de sens qui n'est pas directement déductible sans initiation. Système trop connu : le classement ordinal des cotes ressemble à s'y méprendre à la succession naturelle des chiffres, de 0 à n ; or il s'agit d'une arithmétique non linéaire qui contrevient à tout ce qu'on rencontre dans la vie quotidienne : la dizaine se décompose en centaines et non l'inverse, 68 vient après 679 et non avant, après 319 on ne trouve pas 320 mais 32, etc. La suivre « d'instinct » expose à bien des déboires.
- 8 La transposition directe d'un classement savant destiné à des professionnels en système d'offre proposé au public le plus large ne peut pas ne pas être socialement sélectif. Surtout s'il est proposé sans amendements (destinés à réduire la complexité)<sup>2</sup>, ni compléments (destinés à doubler la cote intellectuelle d'une cote de repérage dans l'espace : codes couleur, numéros de travées, etc). Ce qui est fil d'Ariane pour le bibliothécaire peut devenir pelote inextricable pour le visiteur ordinaire<sup>3</sup>.
- 9 D'autant que la BPI, prodigue en messages de toutes sortes, est particulièrement avare en explications sur elle-même. Délibérément. Le libre accès tel qu'il est proposé ici repose sur une double conception :
  - la pédagogie par l'offre : la confrontation directe à la totalité de l'information se suffirait à elle-même et permettrait à chacun d'en prendre possession à son rythme et selon son niveau culturel ;
  - la pédagogie par la médiation : les personnes qui éprouvent des difficultés ont la ressource de demander si elles le souhaitent aux bibliothécaires de les aider à s'y retrouver.
- 10 Conceptions apparemment contradictoires, énoncées par ceux qui ont une représentation qu'on pourrait qualifier de « rousseauiste » de la bonne volonté culturelle et de l'apprentissage sans influence, et ceux qui à l'opposé ont une conception didactique de la transmission culturelle et de l'apprentissage sous influence ; mais contradiction qui

arrange tout le monde puisqu'elle n'appelle pas d'autre arbitrage que celui que rend le public lui-même. Il ne reste plus guère de place pour une pédagogie par l'orientation, fondée sur la multiplication des explications et des aides proposées par la signalétique et par des « documents intermédiaires » adaptés (récapitulations partielles par domaines, listes d'outils documentaires, présentations succinctes, etc.)<sup>4</sup>. Quand on connaît dans la pratique les limites de l'auto-formation « spontanée » aux arcanes de la CDU, et les réticences d'une partie du public à s'adresser aux bibliothécaires, on s'aperçoit que la BPI fonctionne autant comme un dispositif de déduction que comme un dispositif d'explicitation.

- 11 Le libre accès, et sa conséquence directe la spatialisation de l'organisation intellectuelle du fonds, entraîne chez les visiteurs la mise en œuvre de systèmes de repérage et de reconnaissance extrêmement diversifiés. On peut distinguer quatre types de démarches de choix et de sélection des documents :
- 12 • *Une démarche classique* : Elle est le fait des orthodoxes de la documentation, ceux qui savent (se) jouer du catalogue, se repérer dans les travées. Ils vont chercher en rayon un document qu'ils ont préalablement identifié, dont ils ont repéré la cote (et par le fait même l'emplacement théorique) en consultant le catalogue. Leur logique de raisonnement rencontre sans difficulté la logique de classement de la bibliothèque, à laquelle elle est homologue. Raisonant de manière structurée, « en arbre », du général au particulier et du particulier au général, ils savent frayer leur chemin des grandes avenues des disciplines aux petites ruelles des sujets pointus (certains s'offrent même le luxe de chercher non ce qu'il y a, mais ce qui manque : ils traquent délibérément la faille dans un domaine qu'ils maîtrisent bien pour pouvoir proclamer : « ils ne l'ont pas ». Démarche typique de distinction, sans objet instrumental réel, qui vise essentiellement à faire valoir auprès des autres sa propre compétence.)
- 13 Paradoxalement la démarche classique qui est la plus rigoureuse, la plus conforme aux canons de la documentation ou des bibliothèques, est aussi celle qui risque de rencontrer le plus de déboires. Il y a loin de la coupe aux lèvres, de la notice aux documents ; l'ouvrage recherché peut très bien ne pas figurer sur le rayon : déjà consulté dans la journée et resté sur une table, ou bien reclassé sauvagement par un lecteur bien intentionné mais mal informé des subtilités des subdivisions des cotes<sup>5</sup>, il n'est pas rare qu'il ne soit pas à sa place.
- 14 Ce revers du libre accès fait aussi sa force. A la BPI *il n'est pas toujours nécessaire de savoir chercher pour trouver, quitte éventuellement à trouver autre chose*. Il est des rencontres qui ne doivent leur existence qu'à la sollicitation visuelle directe exercée par un livre, une revue, un disque offerts en rayon.
- 15 Ce peuvent être des rencontres provoquées, programmées en quelque sorte par le visiteur, comme des rencontres inopinées ; en les classant par ordre décroissant d'organisation on distinguera :
- 16 • *Une démarche systématique* : A mi-chemin de la démarche classique, dont elle emprunte la prévisibilité, et de la démarche exploratoire dont elle utilise les repères ; c'est la succession des rayons qui tient lieu de catalogue. Au sein du domaine qui l'intéresse, l'utilisateur plutôt que de faire défiler les pages du catalogue défille lui-même devant les documents alignés. Il procèdera comme il l'aurait fait avec un outil documentaire, passant successivement et logiquement en revue toutes les subdivisions du domaine général ou tous les documents du sujet particulier qui l'intéressent, tous les titres de la période

littéraire ou de l'auteur qu'il souhaite lire, avant d'arrêter son ou ses choix. Cette pratique est l'une des plus couramment adoptées par le public de la BPI, y compris par ceux qui sont familiers de la recherche documentaire et la pratiquent couramment dans d'autres bibliothèques où les documents ne sont pas libre accès, car son opérationnalité est directe : le repérage s'accompagne immédiatement du passage à l'acte (à la consultation) et prémunit de la déception d'un repérage en catalogue de documents absents en rayon.

- 17 Il arrive parfois que dans leur recherche les utilisateurs de la BPI « débordent » de leur champ d'intérêt initial. Amenés à côtoyer physiquement les bornes de leur sujet, par la simple proximité physique en amont et en aval des documents qui dans la logique de la CDU le précèdent et le suivent, ils peuvent être tentés par des associations complémentaires, ni vraiment propres au sujet prévu, ni vraiment étrangères. Cet « élargissement des curiosités à la frange de leur définition »<sup>6</sup> est directement favorisé par la spatialisation intellectuelle du fonds. On rencontre souvent ce comportement parmi ceux qui, d'abord lancés dans une démarche systématique — c'est à dire fortement intentionnelle —, se trouvent entraînés par la dynamique de sollicitation de l'offre.
- 18 • *Une démarche exploratoire.* Parmi les modes de fréquentation possibles de la BPI, il en est un qui consiste à se mettre dès le départ en état de disponibilité, d'attention flottante diraient des psychologues. Le visiteur déambule alors à travers la bibliothèque à l'affût des panneaux, des images, des indices, des titres qui signalent la présence de tel ou tel sujet, de tel ou tel auteur. Prêt à s'arrêter devant toute indication qui éveillera son intérêt, rappellera ses souvenirs, interrogera sa curiosité. De la même manière que nous avons rencontré jusqu'ici des visiteurs qui promènent leur projet entre les rayons, il y a des visiteurs pour qui les rayons sont autant de propositions de projets.
- 19 • *Une démarche interrompue.* A l'extrême des comportements, on trouve enfin les visiteurs qui, faute de savoir par où commencer, soit ne commencent pas : c'est un des paradoxes du « tout est possible/tout est accessible » que de générer aussi des réactions de *retrait*. Elles se manifestent chez les personnes les plus dépourvues d'outils de sélection, les moins familières de l'accumulation culturelle, celles-là même qu'on se donnait pour objectif de toucher en supprimant les médiations entre le document et l'utilisateur ;
- 20 soit se replie sur ce qu'ils connaissent déjà. Cette conduite de sécurisation peut selon les cas amener les visiteurs à se limiter à des supports déjà maîtrisés (par exemple le livre) ou les amener à se limiter à des sujets déjà balisés (centres d'intérêts, discipline connue etc.) : Ce sont des réactions de *refuge*. Les autres usagers savent ce qu'ils veulent : eux ils veulent ce qu'ils savent.

## 2. Images ouvertes, livres fermés

- 21 La répartition dans l'espace des documents a pour effet de transformer un dispositif de rangement en dispositif de sollicitation. Les thèmes égrenés tout au long des rayons dans la BPI donnent des idées. Et les documents eux-mêmes, tel ouvrage, telle revue, tel film rencontrés au détour d'une étagère ou d'un téléviseur donnent des envies. Ils favorisent par leur présence même la « prise en passant », pour employer une expression du jeu d'échec. Nous abordons là la seconde dimension de l'offre en libre accès : l'inégale spatialisation perceptible des supports.
- 22 Les spécialistes de la communication (en particulier les sémiologues) se sont beaucoup penchés sur les contenus textuels et iconiques. A trop traquer le sens au fond des signes,

ils en ont quelque peu négligé d'observer l'effet propre des conditions dans lesquelles ces messages sont offerts à la perception sensible, et en particulier l'effet propre des conditions d'occupation de l'espace par le texte, par l'image et par le son.

- 23 Suivons le parcours sensible de qui pénètre à la bibliothèque. Il est immédiatement confronté à :
- une succession d'écrans de magnétoscopes et de visionneuses de diapositives, sur lesquels sont en train de défiler films et images fixes ;
  - un alignement de livres (et de revues) qui s'offrent en rangs serrés tout au long des rayons et des présentoirs.
  - une absence totale de son ou plus exactement une absence totale de messages sonores. Mais non de bruit : les centaines d'utilisateurs de la BPI produisent inévitablement une rumeur continue de pages tournées, de conversations à mi-voix, de cliquetis d'appareils.
- 24 D'où un statut radicalement différent du message iconique et du message écrit :
- 25 L'image se caractérise par sa verticalité — les écrans scandent de loin en loin l'espace de la BPI — et par sa visibilité extrême — les images regardées par les uns s'offrent à la vue de tous —.
- 26 Le livre apparaît tout autre : rangé en rayon, il est clos sur lui-même et confondu parmi ses semblables ; consulté par quelqu'un, il est privatisé : celui qui le lit le masque physiquement aux autres.
- 27 Cette différence de statut a des conséquences importantes sur les démarches de sélection, le choix des documents se fait par anticipation de leur contenu. *L'anticipation du contenu* est le processus *préalable à l'usage* par lequel un individu introduit de la reconnaissance dans un document ou un ensemble de documents — même inconnus de lui — auxquels il est confronté ; c'est la manière par laquelle il prend la mesure de sa propre familiarité, vraie ou supposée, totale ou fragmentaire, avec un contenu qu'il peut pressentir à travers un certain nombre de signes, de marques, de traces. Ces indices sont de l'ordre de l'énonciation (le titre, l'auteur, la quatrième page de couverture, le générique, etc.) ou de l'ordre de l'apparence (le format, la collection, l'aspect extérieur,...).
- 28 Ce qui est donné à voir à l'utilisateur potentiel qui passe devant un livre, c'est le support documentaire lui-même (l'objet-livre sur le rayon ou sur la table), et le code qui permet d'en anticiper le contenu (le titre, l'auteur). Ce qui lui est donné à voir lorsqu'il passe devant un film ou une série de diapositives, c'est directement un fragment de son contenu (quelques images en cours de projection), la partie pour le tout.
- 29 La sollicitation qui en résulte en est profondément affectée : le visiteur est en quelque sorte constamment confronté à *des images ouvertes et à des livres fermés ; il circule entre des documents qui sont matérialisés dans l'espace par leur contenu manifeste — messages iconiques réels —, et des documents qui sont matérialisés dans l'espace par leur contenu latent — messages écrits virtuels —*. On pourrait presque employer l'expression, un peu excessive mais explicite de « racolage actif » généré par la visibilité directe du message, par opposition au « racolage passif » assuré par la seule visibilité du support et de son titre.
- 30 Le succès des films et des séries de photographies tient en grande partie à cette dialectique particulière du message et du support, plutôt qu'à une irrésistible facilité de l'image, qui s'opposerait à une inévitable difficulté du texte (comme si ces attributs leur étaient consubstantiels...).

- 31 Le mode particulier de consultation de l'image, adopté à la BPI par la majorité de ceux qui en regardent, consiste à opérer son choix parmi les quelques films et les paniers de diapositives déjà en cours de diffusion — quitte à les prendre en marche et à les abandonner avant la fin —. La sélection directe parmi l'ensemble des films et photos disponibles, effectuée à partir des listes, des catalogues, des « fantômes » de cassettes vidéo ou des paniers de diapositives disposés en rayon, est nettement plus rare<sup>7</sup>.
- 32 Il y a bien sûr à cela des raisons tout à fait objectives : l'encombrement des appareils oblige à une attente parfois longue la personne qui veut visionner le film de son choix. Le plus rapide est encore d'en prendre un en cours de diffusion. Mais les problèmes de l'accès n'expliquent pas tout, et ils sont le moindre poids dans le cas des diapositives, pour lesquelles il est facile de trouver un appareil libre. Même dans l'hypothèse où toute demande pourrait immédiatement être satisfaite (si on multipliait les récepteurs), on verrait se maintenir cette forme de choix, directement effectué à partir des images en cours de diffusion.
- 33 Cette pratique peut aussi être analysée à un autre niveau : pour un visiteur, limiter l'éventail de ses choix possibles aux films et séries de photos qui sont en train de passer revient en réalité à *s'en remettre à la sélection* préalable des autres — des autres lecteurs ou de l'institution BPI elle-même —.
- 34 L'équivalent existe pour le livre : tout le monde sait que les ouvrages qui « traînent » sur les tables repartent beaucoup plus vite que ceux rangés en rayon. Or qu'est-ce donc que prendre un livre déjà lu laissé sur une table, sinon déléguer à d'autres lecteurs une première sélection dans une masse d'ouvrages qui excède sa propre capacité d'appréhension (en quelque sorte : « si le livre est sorti, c'est qu'il devait être intéressant ») ; c'est-à-dire *préparer son choix à venir* — car le choix reste à faire — *par le pré-choix des autres*.
- 35 N'oublions pas qu'un des problèmes majeurs de l'utilisateur confronté à 400 000 livres, 2 000 périodiques, 1 800 films, etc. est de maîtriser l'accumulation ou si l'on préfère, de manière opérationnelle, de *réduire la complexité*.
- 36 Considéré sous cet angle, le comportement que nous venons d'évoquer n'a rien d'anecdotique, et encore moins d'erratique malgré les apparences. Pour mieux en saisir la signification, il nous faut introduire ici une distinction, une ligne de clivage fondamentale qui traverse toutes les conduites : elles opposent les stratégies d'introduction de l'ordre, aux tactiques d'introduction de la rareté.
- *les stratégies d'introduction de l'ordre visent à réduire la complexité en la dominant*. Comme toute stratégie elles reposent sur un calcul de rapports de savoir et de pouvoir, elles « postulent un lieu susceptible d'être circonscrit comme un propre, et de servir de base à une gestion de ses relations avec une extériorité distincte »<sup>8</sup>. On est en droit de parler de stratégies quand il y a à la fois des enjeux (ici, une finalité explicite attribuée à la visite), des règles du jeu perçues comme telles (l'organisation intellectuelle du savoir accumulé à la BPI) et une interaction réciproque des divers partenaires (ici, une capitalisation des expériences qui permet d'améliorer d'une fois sur l'autre sa performance). Tel est le cas des démarches documentaires « classiques », qui supposent une organisation séquentielle de « coups » assez complexe : recours systématique à un catalogue comme système de repérage des documents ou de structuration du savoir ; utilisation de bibliographies ou d'ouvrages de référence comme système d'identification des sources, etc. Tel est le cas également des démarches que nous avons qualifiées de « systématiques », générées directement par le libre accès :

balayage systématique de tous les documents d'une cote en rayon, balisage systématique de toutes les cotes dans l'espace de la BPI.

- *Les tactiques d'introduction de la rareté visent à réduire la complexité en la limitant.* Les tactiques « n'ont pour lieu que celui de l'autre... elles font du coup par coup, profitent des occasions et en dépendent... Elles sont ruses »<sup>9</sup>. Cette capacité à saisir des occasions et à répondre à des sollicitations n'est pas simple soumission à des opportunités extérieures. Les tactiques n'excluent ni la maîtrise, ni la répétition des mêmes « coups ». Mais elles ne s'accompagnent pas d'une organisation des pratiques plus cohérente d'une visite sur l'autre. Faute de maîtriser l'ensemble, il s'agit pour le visiteur de restreindre consciemment ou inconsciemment le champ des possibles. Il ne considérera plus comme offert au choix qu'une partie de cet ensemble, qui s'en isolera par un certain nombre de signes manifestes. Ces signes peuvent être divers :
    - les uns permettent le *pré-choix* ; ils sont de l'ordre de la délégation à d'autres d'une première sélection. Nous retrouvons ici les comportements que nous avons évoqués plus haut : visionnement de films et de photos en cours de diffusion, consultation d'ouvrages déjà sortis et laissés sur les tables ;
    - Les autres facilitent *l'anticipation du contenu* à partir des formes ; ils sont de l'ordre de la reconnaissance :
      - Reconnaissance par l'extérieur : ce sont toutes les tactiques de repérage qui s'accrochent à des effets de décalage (par exemple des ruptures de format au sein d'une série de volumes homogènes, la présentation isolée d'un groupe de documents près d'un ensemble agrégé et compact, etc.), ou qui tirent parti des informations délivrées par l'aspect même des documents : degré d'usure, typographie du titre, signes distinctifs caractéristiques d'une collection, etc.
- 37 A-t-on assez brocardé dans les milieux intellectuels « les gens qui choisissent d'après la couverture », soupçonnés de prendre la forme pour le fond, et tout ce qui brille pour de l'or... Il s'agit ni plus ni moins d'une tactique de pré-sélection qui a son efficacité propre. Elle permet de séparer grosso modo l'ancien du récent au seul vu du dos de la reliure, l'ouvrage illustré du traité savant au seul vu de la jaquette, le familier de l'inconnu au seul vu de la collection, etc. avec un minimum d'erreur, ou un maximum de rapidité.
- 38 L'intellectuel ne fait finalement rien d'autre quand il va droit aux « Que sais-je » dans un rayon documentaire, ou quand il ralentit le pas devant un alignement de couvertures à liseré rouge et noir de la NRF dans le rayon littérature.
- 39 — Reconnaissance par l'intérieur : ce sont toutes les tactiques de « flairage » qui s'alimentent au feuilletage des documents : la composition, la typographie, la présence ou l'absence d'illustrations, les indications des têtes de chapitre ou de la table des matières, quelques lignes glanées au hasard, etc. sont autant d'indices déterminants pour le choix.
- 40 Indices qu'aucun abstract, aucun résumé, aucune notice ne pourront jamais transmettre : car ces signes ne se déduisent pas objectivement du document lui-même, ils résultent de la reconnaissance particulière, variable d'un lecteur à l'autre, que chacun projette à partir de son expérience de familiarité propre et de ses attentes.
- 41 Le contact direct avec le document met fin à la dissociation, à la fois logique et chronologique, entre choix et usage ; dissociation qui fondait les « bonnes » démarches d'accès à l'information (premièrement on choisit, deuxièmement on utilise). Il systématise une autre forme de démarche, où la manipulation emporte la décision : le *choix par l'usage*. C'est ce qu'exprime la formule saisissante employée par un lecteur à qui on demandait ce qu'il cherchait : « je cherche ce que je trouve »<sup>10</sup>.



- 42 Le libre accès généralisé favorise la multiplicité des pratiques, prévues ou imprévues, conformes ou déviantes, maîtrisées ou improvisées. Des comportements qui passaient pour des maladresses, des insuffisances ou des approximations se révèlent pouvoir aussi constituer autant de *savoir-faire* ; et ceux qui y recourent n'être pas les « badauds » que s'imaginent les puristes. Dire qu'« ils ne savent pas chercher », c'est méconnaître qu'ils savent chercher autrement. En réalité, les tactiques de prélèvement ne s'opposent pas aux stratégies de recherche documentaire ; plus exactement elles n'opposent pas les gens qui s'y livrent : il n'y a pas d'un côté les utilisateurs « sérieux », qui se livreraient à la recherche raisonnée d'informations, et de l'autre les « voltigeurs » plus superficiels qui se laisseraient guider au gré des sollicitations du texte ou de l'image. *Ce sont bien souvent les mêmes qui, à un moment ou un autre de leur quête, pratiquent en toute disponibilité d'esprit l'une et l'autre démarche.*
- 43 Les tactiques que nous venons d'analyser, en même temps qu'elles introduisent une efficacité documentaire d'un autre ordre, s'accompagnent d'un système de représentation culturelle d'une autre nature que les approches traditionnelles. Celles-ci renvoyaient à l'univers d'un savoir organisé, système concentrique et hiérarchisé dans lequel on pénètre par *progression* : celles-là renvoient à l'univers d'une réserve d'informations, système linéaire et permutable dans lequel on fait *irruption*.
- 44 Il convient bien sûr de ne pas simplifier abusivement ; la réalité n'est jamais aussi tranchée que les concepts qui tendent d'en rendre compte ne le laisseraient croire à qui les prendrait pour la réalité même. D'une part ce système de représentation n'est pas nouveau. Ce qui est nouveau, c'est sa généralisation, et sa légitimation par l'institution culturelle. D'autre part ce système de représentation ne tend pas à se substituer à l'autre, au terme d'un processus « historique » : les deux coexistent, et continueront de coexister, au Centre Pompidou comme dans tout espace de mise à disposition de messages accumulés.
- 45 Reste que ce second modèle de référence mérite d'être analysé plus précisément. Nous allons essayer de le préciser par une métaphore et une analogie.
- 46 La métaphore est celle de l'avion : il a transformé profondément le mode de perception des pays que l'on visite. Au lieu de les découvrir progressivement à partir des frontières, *par la périphérie*, en s'y enfonçant par étapes et en progressant du connu à l'inconnu, on y débarque directement *par le centre*, sans transition, pour élargir ensuite éventuellement sa découverte aux zones environnantes. Il en va de même à la BPI. On aborde le livre ou la revue ouverts au hasard d'une table, ou le film pris au vol sur un téléviseur, directement par son centre, au milieu d'un chapitre, d'un article, d'une séquence ; et non par la périphérie, c'est-à-dire par son début, en suivant la progression du fil de son discours.
- 47 L'analogie est celle de la radio (ou de la télévision). Manipulant le bouton de son transistor, l'auditeur passe sans transition d'un exposé sur la Grèce ancienne à un jeu publicitaire ou un récital de jazz. Trois univers culturels juxtaposés sur la bande FM comme sont juxtaposés les supports et les sujets dans l'espace de la BPI. Le visiteur qui circule entre les écrans de diapositives ou de films capte par surprise des bribes de messages offerts côte à côte. Il peut les quitter à sa guise au profit non du vide mais d'autres messages, de la même manière qu'en déplaçant l'aiguille de sa radio on quitte une émission au profit non du silence mais d'une autre émission. Celui qui parcourt à la suite un livre puis un autre, un livre puis un film, sur un sujet ou un autre, fait de même.

- 48 On voit bien à travers ces évocations se dégager les deux caractéristiques essentielles d'un système de représentation qui emprunte ses références à la quotidienneté du rapport aux médias autant qu'à la spécificité du monde de la documentation :
- la transition absente. A naviguer entre des récepteurs d'images, des journaux étalés, des ouvrages juxtaposés, l'utilisateur fait constamment irruption dans des discours disjoints, immédiatement et simultanément disponibles sans l'interposition d'obstacles temporels — l'attente —, ou d'obstacles spatiaux — le déplacement —. Ces obstacles faisaient ailleurs office de transition entre des messages étrangers les uns aux autres ;
  - la progression interrompue. Arriver après le début d'un film — ou partir avant la fin —, feuilleter un périodique, consulter partiellement un livre, autant de démarches qui rompent la progression interne du message ou du document, qui interrompent le fil qui conduit logiquement de son début à la fin.
- 49 La pratique dominante à la BPI est bien une pratique du fragment : séquences d'images, chapitres de livres, montages d'articles. Cette pratique généralisée du fragment s'est constituée sous la double pression du libre accès et de l'obligation de consulter sur place : tout en même temps, rien au dehors. Pourtant il ne s'agit pas pour autant d'une « culture en miettes », pour reprendre une expression qui est apparue dans les années 1960. Sous ce terme on stigmatisait un univers d'informations parcellisées, se succédant sans progression ni transition, et sans hiérarchisation ni contexte. Il s'agit à la Bibliothèque publique d'information d'une *culture du prélèvement* : c'est à chacun de construire les principes d'un découpage des messages au sein d'une totalité à lui offerte. Chaque fragment d'information est prélevé dans le contexte qui lui donne — ou peut lui donner — son sens : dans le document qui le contient, lui-même consacré au sujet dont il relève, lequel est classé dans le domaine auquel il appartient, à proximité immédiate des autres domaines avec lesquels il entretient des rapports.

## NOTES

1. C'est une des méthodes que nous avons adoptées pour analyser les modes de perception des expositions par leurs visiteurs : cf. E. Veron et M. Levasseur. *Ethnographie de l'exposition*, op. cit.
2. La demande de repères et d'amendements exprimée par certaines fractions du public peut aller très loin. Rappelons ici l'étude de N. Robine sur la lecture des jeunes travailleurs manuels, qui montrait leur difficulté à se repérer dans les bibliothèques, ces lieux où tous les livres sont « égaux ». Ils exprimaient le regret que les livres ne soient pas hiérarchisés en plus d'être classés ; comme dans les librairies ou les kiosques, où le jeu des tourniquets, des rayons, des regroupements de collections, des mises en vedette, constitue autant de signes de reconnaissance et de moyens de repérage directement appréhendables. N. Robine : *Les jeunes travailleurs et la lecture*. — Paris : La Documentation française, 1984. — 266 p.
3. Le même phénomène a été analysé pour la classification Dewey des bibliothèques municipales. Cf. la thèse de Patrick Parmentier : *Les rayons de la bibliothèque*, contribution à une étude sociologique de la classification des lectures. — Paris : université de Paris VIII. 1982. — 300 p. Sur l'utilisation spontanée par le public de la classification à la Bibliothèque publique d'information,

cf. l'étude d'Anne Dujol : *Le clair et l'obscur*, perception et usages de la classification par le public de la BPI. Paris : BPI, 1985. — 45 p.

4. Un effort a été fait récemment dans ce sens : diffusion d'un dépliant de présentation, amélioration de la signalétique, séances de formation le soir.

5. Bien qu'on demande aux usagers de ne pas remettre eux-mêmes les livres en place.

6. A.M. Bassy : *La BPI : bilan d'une expérience culturelle*, op. cit.

7. Cf. supra chapitre II.

8. M. de Certeau : *L'invention du quotidien*, op. cit. M. de Certeau développe longuement dans cet ouvrage les concepts de tactique et de stratégie, appliquées au champ des pratiques quotidiennes et des pratiques culturelles.

9. M. de Certeau, op. cit.

10. A. Dujol : *Le clair et l'obscur*, op. cit.